

DISCOURS

ANALYTIQUE

SUR

LA LANGUE FRANÇAISE,

*PAR M. BRETTE, Professeur des Langues latine
et française, breveté par M. le Recteur de l'Académie de Toulouse.*

« Licuit semperque licebit
« Signatum præsentè notâ producere nomen.
« HORATIUS, de Art. Poeticâ. »

A TOULOUSE,

CHEZ { L'AUTEUR, RUE PEYROLIÈRES, N.º 40;
DEVERS, LIBRAIRE, RUE ST.ROME, N.º 5.

1824.



1860

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

P R É F A C E.

IL semble que c'est une grande innovation que de n'admettre que neuf parties du Discours dans la Langue française ; on trouvera peut-être aussi extraordinaire que le verbe passif disparaisse aussi bien que l'article ; et que mon , ton , son , notre , votre , paraissent sous la dénomination d'adjectifs possessifs. Sur l'article , je répondrai , avec Dumasais : « A l'égard de le , la , les , je n'en fais pas » une classe particulière de mots , sous le nom d'article ; je les place avec les adjectifs prépositifs , qui ne se mettent jamais que devant leurs substantifs et qui ont chacun un service qui leur est propre.... » J'ai cru prendre une dénomination exacte en les appelant adjectif spécifique , puisqu'ils ont le privilège de faire d'un nom commun un nom d'individu ; exemple : Roi , — le Roi. Pour le verbe passif , je répondrai , avec M. Estarac , l'estimable auteur de la grammaire générale : « Nous ne devrions pas admettre des verbes passifs dans notre » Langue , puisque nous n'avons pas de formes particulières d'inflexions distinctes pour les cas où l'action est exercée par autrui , sur le sujet de la proposition. Les Latins expriment par un seul mot

»(*amor*), et au moyen d'une inflexion différente
 »je suis aimé, etc.»

Ainsi, si nous pouvions énoncer cette idée par un seul mot; nous pourrions dire que ce mot est une partie du Discours appelée verbe passif. Quant aux pronoms mon, ton, son, notre, votre, j'aurais encore recours à Dumarsais. Mon, ton, son, etc., sont des adjectifs d'appartenance ou de propriété; (et ailleurs) mien, tien, sien, étaient autrefois adjectifs: on disait un sien frère, un mien ami: aujourd'hui, en ce sens, il n'y a que mon, ton, son, qui soient adjectifs. Et ce système est fondé sur ce qu'un pronom doit tenir la place d'un nom et en rappeler l'idée. Il n'y a que le pronom, le mien, le nôtre, le leur, qui puissent remplacer le nom, en y ajoutant un rapport de propriété.

Voilà, MESSIEURS, les raisons que j'ai eu l'honneur de vous donner dans mes explications orales, et que je me permets de placer ici en forme de préface. Heureux si mon travail peut vous plaire; plus heureux s'il peut vous devenir utile, et contribuer un jour à votre avancement dans le monde, comme il aurait pu contribuer à donner plus de justesse à la connaissance que vous aviez déjà de votre Langue.



DISCOURS

ANALYTIQUE

SUR

LA LANGUE FRANÇAISE.

MESSIEURS , (*)

C'EST aujourd'hui pour nous le dernier jour d'une année consacrée au travail et à l'étude ; c'est aujourd'hui la dernière séance d'un cours où vous avez montré l'application , la pénétration et le désir d'apprendre. Donner à la plupart d'entre vous les justes éloges que je leur dois , serait m'acquitter d'un devoir que m'imposent à la fois et votre soumission et vos progrès. J'ai cru devoir prendre un moyen moins usé , et vous récompenser chacun en particulier en

(*) Ce Discours a été prononcé le 21 Août 1824 à la pension Saint-Raymond , devant les Élèves qui ont suivi le Cours de la Langue française.

jetant un coup d'œil rapide sur toute la structure de l'édifice grammatical, sur ce dôme majestueux dont on vous avait sans doute ouvert l'entrée, mais que nous nous sommes plus à parcourir en observateurs, pendant le cours de cette année. On sent qu'on ne peut adresser ce genre de récompense qu'à des Élèves studieux, qui trouvent leur plus doux plaisir dans tout ce qui peut éclairer leurs doutes et fixer leurs connaissances.

L'art le plus nécessaire à l'homme n'est-ce pas celui par lequel il communique à son semblable ses pensées, ses désirs, ses craintes et ses espérances? N'est-ce pas celui par lequel tout vit dans la société, et sans lequel tous les êtres qui la composent seraient réduits au rôle d'automates? Or, MESSIEURS, c'est à la faveur de la magie de l'art grammatical que s'opère ce merveilleux prodige.

Mais remontons à la naissance de cet art, et prenons l'homme isolé dans la nature avant de l'étudier dans le bonheur de la société.

D'abord, pour communiquer avec son semblable, l'homme de la nature traçait l'objet lui-même pour en transmettre l'idée; tant l'imitation est dans les lois de la nature! Habitué à ce signe naturel, il apprit bientôt sans maître à faire un ellipse, et il ne traça que le contour de l'objet qu'il avait d'abord imité en entier. Ainsi dans des temps plus rapprochés de nous, le héros des Croisades, pour rappeler les jours glo-

rieux, témoins de sa valeur, grava sur son écu et sur son cimier une ellipse où il retrouvait ce précieux souvenir. Celui-ci avait emporté une tour, il prenait pour emblème un creneau; celui-là avait forcé le passage d'un pont, il gravait une arche. Ces leçons, l'homme ne les tenait que de la nature; et l'art vient bien long-temps après ordonner ces premiers essais. Ce sont donc les objets eux-mêmes, ou leurs différents contours qui ont été, si l'on peut parler ainsi, l'alphabet des hiéroglyphes, qui ne diffèrent de leur modèle que par la corruption inévitable que tout éprouve dans la suite des temps. Quelque surprenante que soit cette écriture mystérieuse des Égyptiens, quelque admirable que vous paraisse l'invention de réunir dans une figure seule, une pensée, un jugement, une vérité avec sa démonstration, vous serez encore bien plus agréablement surpris lorsque je vous dirai que vous avez dans votre Langue des mots hiéroglyphes, dont un seul peut retracer à vos yeux toute une phrase précédente, et j'espère dans un moment vous démontrer ce que j'avance.

Mais pourquoi retarder plus long-temps votre attention et vous faire une histoire qui me ferait sortir des bornes que tout ici me prescrit. Supposons, MESSIEURS, que la parole, faisant dans la suite des temps des progrès inévitables que le besoin ordonnait, a passé rapidement de l'imitation des objets à la dénomination rendue nécessaire pour la distinction des propriétés; de

là, à l'observation de la nature agissante et sans action, à la différence des objets par les qualités, et nous trouverons la parole s'éloigner successivement de son berceau et marcher sans relâche jusqu'au moment où l'art a succédé à l'invention, et soumettant à la règle les productions de l'arbitraire et du besoin, a fourni ses lois au code, qui a réglé sa marche et assuré ses principes. Entrons dans le palais auguste où ce code est déposé; ce temple magnifique est le domaine de la pensée.

J'entre, et mes yeux étonnés de l'immensité de cet édifice et du silence majestueux qui y préside veulent interroger chaque objet. Tout te sera dévoilé, me répond un génie, quand tu auras connu et observé à fond ces neuf colonnes inégales qui soutiennent le dôme de la pensée et qui en sont à la fois et l'orgueil et l'appui. L'histoire, l'éloquence, la littérature, la philosophie, la poésie surtout, viennent emprunter ici la magie de leur art et l'élégance de leur parure : toutes les sciences enfin doivent leur exactitude, leurs progrès et leurs richesses à la bonté, à la pureté et à l'opulence de cette mère commune.

Il vous semble, MESSIEURS, que j'agrandis trop le cercle qui doit limiter mon sujet, et que j'applique à notre idiôme, en particulier, une propriété générale et commune qui appartient à tous les autres. Mais si cette propriété convient à tous, pourquoi ne conviendrait-elle pas au nôtre ? Pourquoi la Langue française

le céderait-elle aux autres ? Ne peut-elle pas se flatter d'avoir dans toutes les productions de l'esprit remporté la palme glorieuse qui fera passer jusqu'à la dernière postérité les noms célèbres des Descartes, des Corneille, des Pascal, des Racine, des Molière, des Bossuet, des Fénélon, des Rousseau, des Buffon, des Voltaire, des Delisle. Disciples de ces grands maîtres, ne pourrai-je donc pas vous dire tout le bien possible de votre Langue ? Et lorsque tous les Souverains de la terre se font un plaisir de la connaître et un honneur de la parler, ne puis-je pas reconnaître et avouer le Français législateur dans les sciences et les arts, comme il l'est dans les destinées des nations ?

1.^{re} col.^{ne} La connaissance de la Langue est le lien de la société. Les autres sciences peuvent embellir la vie sociale ; mais la grammaire est la maîtresse qui donne une juste mesure aux plaisirs et aux délassemens qu'elles peuvent nous procurer. Toutes avouent sa supériorité : elles ne peuvent faire un pas sans la prendre pour compagne ; elles ne peuvent communiquer une pensée sans lui emprunter l'instrument qui la produit. Abondante dans ses moyens, elle a dans ses trésors des ressources inépuisables ; elle suffit à tout ; elle recèle *le nom* de tous les objets, celui de la nature, celui de la pensée seulement, celui qui ne convient qu'à un seul individu, celui qui convient à plusieurs. Tout, comme dans la nature, prend ses rapports de res-

semblance et de différence. Les sexes ne sont pas confondus ; elle étend même cette modification à des objets inanimés et passifs , pour donner plus de clarté dans les ténèbres , et marquer dans le vide de l'espace des points de mire où l'on puisse se retrouver et se reconnaître. Je vois un objet pris à part des autres , et souvent je les vois réunis en totalité ; quelquefois même je les vois marcher comme un détachement qui appartient à un plus grand corps. Chacun retrouve sa place partout où il est employé , et sa forme ne change jamais , quoiqu'il soit tantôt le sujet et tantôt l'objet de l'action.

2.^e c.^{ne} Tout dans la nature est substance ou modification. Il en est de même dans la grammaire. Les objets ont-ils leur dénomination particulière , ils frappent notre esprit ; mais vous ne les connaîtrez encore qu'à demi. Toutes les différentes observations qu'offre l'objet en lui-même et dans ses rapports , donnent lieu à une infinité de pré noms qui , joints au nom de famille , désignent l'objet avec la dernière exactitude. Ici notre horizon se recule , notre sphère s'agrandit , ces pré noms deviennent aussi nombreux que les rapports , les qualités , ou les propriétés de l'objet seront différentes : la grammaire a fourni à tout , et c'est ici qu'elle déploie de nouvelles richesses : signe pour marquer la propriété ; signe pour marquer la qualité ou physique ou morale ; signe quand on veut démon-

trer l'objet dont il est question ; signe pour le spécifier ; signe enfin pour compter ces objets , comme pour leur assigner le rang qu'ils occupent parmi les autres : ces signes ou prénoms c'est ce que vous appelez *adjectifs*. Ils s'identifient pour ainsi dire avec le sujet qu'ils modifient et prennent avec eux toute la ressemblance possible.

S'agit-il d'accorder au sujet sa qualité : vous avez un moyen de marquer la juste dose que vous lui accordez , le plus , le moins , le suprême degré de signification ; c'est ce qui vous donne le moyen d'établir avec exactitude , le résultat de la comparaison de deux objets. Quant à ce signe qualificatif , il doit être employé avec discernement , et le hasard ne doit point lui fixer sa place : ainsi , vous ne feriez pas un compliment à quelqu'un en l'appelant BON-HOMME. Mais s'il faut de la discrétion dans l'emploi de ce mot , quel charme il produit quand le choix est heureux ! que deviendrait la poésie sans le cortège élégant et nombreux de ces qualifications qui , marchant à sa suite , lui donnent les couleurs les plus brillantes , et l'attitude la plus majestueuse.

3.^e c.^{ne} Quel est cet autre mot qui devient le nom de tout , sans être lui-même le nom de rien , qui se trouve par-tout , qui joue tous les rôles du discours et tient la place des trois acteurs , se revêt de leurs formes et de leurs caractères , et réveille dans notre esprit

les mêmes sensations que la personne elle-même dont il occupe la place ? c'est le *pronom*. Je le confonds avec le nom lui-même , qui , dans cette nouvelle métamorphose , répand dans le discours , plus de clarté , de variété , de rapidité , de grace même , et nous préserve de cette monotonie affreuse qui rendrait les périodes insupportables.

C'est donc à ce mot admirable que nous devons ces membres compassés et arrondis , dont la réunion est pour l'oreille une musique douce et touchante , qui fait passer dans notre âme les plus délicieuses sensations. Il trace même à nos yeux une copie qui , quoique plus abrégée , ne perd cependant rien du grand tableau qui lui a servi de modèle. Jusqu'ici il vous fallait deux mots , un pour établir la dénomination propre de l'objet , et l'autre , pour marquer le rapport particulier sous lequel vous le considérez : ici , ce mot remplit seul ces deux fonctions , et offre dans cinq variétés , un abrégé admirable dans lequel on contracte ce nom , soit avec le rôle qu'il joue dans le discours , soit avec la possession , soit avec la démonstration , soit avec le rapport au mot qui précède , soit avec une dénomination indéfinie. Sous cette nouvelle forme on reconnaîtra le genre du nom dont celui-ci est le remplaçant , n'admettant de différence que pour sa place ; car le nom , complément de l'idée , se place après le verbe , et le pronom se place avant.

MESSIEURS , voici le moment de vous prouver ce

que j'ai eu l'honneur d'avancer au commencement de ce discours. Oui , nous avons dans notre Langue des hiéroglyphes , et vous les avez connus jusqu'ici sous le nom de pronom , *le, la, les*. Aujourd'hui, vous allez remarquer à cette partie du discours la propriété de remplacer une phrase et de la retracer dans toute l'étendue de sa signification. Prenons pour exemple ce passage de Fléchier, dans son Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

« Quoique personne n'ignore les grandes *qualités*
 » *d'une Reine, dont l'histoire a rempli tout l'univers,*
 » je me sens obligé de *les* rappeler. » N'est-il pas vrai que vous trouvez dans ce pronom *les*, cette phrase : *les grandes qualités d'une Reine dont l'histoire a rempli tout l'univers*. Je pourrais faire la même application sur les pronoms relatifs , *y, en*.

Rendons hommage aux ressources infinies d'une Langue qu'on n'accuse de pauvre que quand on ne la connaît pas. Vous répondrez victorieusement à ses détracteurs, quand vous leur montrerez, comme je viens de le faire, que la Langue française est si riche dans ses moyens qu'elle a su convertir en habits de luxe et de parade, des élémens que le besoin d'abord lui avait fait choisir.

4.^e c.^{ne} Jusqu'ici nous n'avons parlé de l'objet de la pensée et des différentes modifications avec lesquelles il peut se présenter à nos yeux ou à notre esprit

que d'une manière passive , propre à désigner l'objet avec sa grandeur , sa couleur , sa forme , etc. ; mais comment expliquer ces qualités actives , passagères et instantanées , qui demandent à passer sur un objet étranger pour le modifier à leur manière ? Un nouveau signe se présentera aussi-tôt ; il affirmera l'existence du sujet , et c'est ici une propriété exclusive de tous les êtres qui sont l'ouvrage du Créateur. C'est peu d'affirmer leur existence , il faudra encore que cette affirmation se contractant avec l'attribut de cette qualité active , forme une nouvelle classe sous le nom de mot par excellence ou *verbe*. C'est là cette partie du discours qui est le lien du raisonnement , et sans lequel il n'y a pas de logique. Quel mot que celui qui devient l'instrument de la raison ! qu'il est précieux , qu'il est intéressant jusques dans ses moindres détails ! Tantôt le sujet fait l'action , tantôt elle est concentrée en lui-même , souvent elle part du sujet et revient sur lui , quelquefois prise isolément , elle est produite sans qu'on assigne celui qui la produit. Les différences dans la terminaison de cette partie du discours forment une scène des plus intéressantes et des plus variées. On y distingue les sujets qui agissent ; les rôles des différens acteurs n'y sont pas confondus , et nous distinguons aisément si le temps de l'action est passé , présent ou avenir. Des points même sont marqués dans le grand espace du temps , qui divisent ces trois temps premiers en une

quantité prodigieuse d'autres temps, semblables aux quatre points cardinaux qui dans la boussole nous offrent trente-deux variétés.

5.^e c.^{ne} Mais ce n'est pas assez que le verbe prenne toutes ces formes ; nouveau Caméléon , il semble changer de nature en changeant ses dehors. Alors il se dépouille de l'affirmation , et ne présentant qu'une manière d'être prise isolément dans la signification du verbe , il se range dans la classe des qualités , sous le nom de *participe*. Il conserve cependant une affinité singulière avec le verbe ; il marque le rapport au présent , et le rapport au passé ; dans le premier cas , il reste invariable ; dans le second , il suit en partie la règle des adjectifs , prenant ou refusant les ressemblances du genre ou du nombre ; dans le sens actif la refusant ; dans le sens passif l'acceptant : c'est ce mot qui , pour entrer en harmonie avec les autres , exige de la part de l'élève bien de l'attention , et pour lequel l'usage de l'analyse seul peut nous préserver des fautes si aisées à commettre à cet égard. C'est l'analyse qui rappelle l'élève qui fuyait , arrêté par une difficulté que , sans elle , il trouve insurmontable ; c'est l'analyse qui lui fait apprécier ce qu'il méconnaissait , et lui apprend à distinguer une perle qu'il rejetait parce qu'il en ignorait le prix. Vous jugez avec moi , MESSIEURS , que *le verbe* mérite bien la dénomination de mot par excellence , et que ses différentes res-

sources et ses nombreuses variétés le rendent bien digne d'être le principal appui de ce grand édifice, et d'en recevoir presque tout le poids.

6.^e c.^{ne} MESSIEURS , nous n'avons trouvé encore que des matériaux propres à construire une proposition simple , dans laquelle on peut affirmer qu'une telle qualité convient à un tel sujet , et qu'il fait telle ou telle action. C'est aller pas à pas dans la recherche de la vérité ; c'est apercevoir déjà dans la période les élémens qui la composent ; c'est connaître déjà les grands mobiles d'un mécanisme , dans lequel il nous reste à en observer encore de plus petits qui servent à lier les autres , et dont les fonctions ne laissent pas d'être intéressantes. D'abord se présente la *préposition*, élément simple qui n'est rien en elle-même, et qui devient le conducteur de l'action. En effet, aussitôt que la qualité se produit hors du sujet pour se diriger sur un autre , aussitôt qu'on veut marquer les circonstances qui l'accompagnent , et leur donner cette précision qui ne laisse rien à désirer à l'esprit ; alors , il faut avoir recours à la préposition. C'est au moyen de ce signe que l'action se présente avec tous ses rapports de lieu , d'ordre , d'union , de séparation , de cause , de moyen , de spécification , et de tant d'autres encore qui naissent de l'action elle-même : c'est la préposition qui , menant son complément à sa suite ,

suite , donne à la proposition toutes les nuances , et la présente sous mille formes différentes.

C'est surtout dans la Langue française qu'elle rend un service éminent et qu'elle est employée avec une sorte de profusion. Ici , elle remplace les terminaisons qui nous manquent aussi bien qu'à toutes les Langues modernes ; là , elle établit l'harmonie entre le principal et l'accessoire , et vient terminer le tableau de la pensée , qui dès-lors ne laissera rien à désirer à notre curiosité.

7.^e c.^{ne} Quelquefois la préposition se présente sous une nouvelle forme et vient abrégér le discours , en lui donnant une nouvelle grace ; ce qui arrive lorsque se contractant avec son complément , elle devient une espèce à part sous le nom *d'adverbe* , sans cesser d'agir comme auparavant. Nous pourrions donc appliquer à l'adverbe tout ce que nous avons dit de la préposition. Il est donc invariable comme elle , et la différence propre entre ces deux parties du discours , consiste en ce que celle-ci offre un sens complet , tandis que celle-là a recours à un complément pour signifier quelque chose.

Quoique cette dénomination d'adverbe annonce qu'il doit marcher à côté du verbe , il ne se borne pas là : on le trouve également à côté de l'adjectif , du participe , et des noms de qualité ; et il agit sur eux comme sur le verbe , pour étendre ou restreindre

dire, et toujours pour fixer leur signification. Ne pourrait-on pas dire alors que les adverbes sont des sortes de prismes, au moyen desquels les couleurs de l'action sont jugées et rendues avec la dernière pureté. Ici se présentent autant d'espèces d'adverbes que d'actions différentes; à travers ces prismes, nous distinguons les nuances de temps, de lieu, d'ordre, de quantité, de qualité, d'affirmation, de négation, de doute, de comparaison et d'interrogation. Sans ces modifications différentes, le verbe serait isolé dans la période, comme le nom sans l'adjectif: ce serait l'ensemble d'un portrait où l'on n'apercevrait aucune couleur. Jugez par cette comparaison de l'utilité et du mérite de cette partie du discours.

8.^e c.^{ne} C'est peu de présenter une proposition avec toutes ses modifications; c'est peu d'entasser dans un discours une suite de propositions qui n'auraient aucune liaison entr'elles: le tableau de la pensée est un tout composé de plusieurs parties; il ne saurait être fini si l'on n'apercevait, entre les différens objets qui la produisent, une liaison et un enchaînement qui en font un ouvrage achevé. C'est cette vérité qui a donné lieu à une huitième espèce de mots, *la conjonction*. Ce mot qui ne signifie autre chose que lien, a trouvé comme les autres sa dénomination dans sa fonction. Invariable de sa nature comme l'adverbe et la préposition, il est cependant très-facile de le distinguer

de ces deux parties du discours. L'adverbe et la proposition servent à modifier ; celle-ci n'apporte aucune modification , mais elle établit une liaison bien essentielle. Sans elle le discours ne serait qu'une suite d'énumérations , de phrases décousues , d'idées isolées , de jugemens particuliers. Sans la conjonction , plus d'argument ; sans argument , plus de raisonnement ; sans raisonnement , plus de sciences. L'esprit ne peut arriver à ces conclusions éloignées qu'en passant successivement et comme par degrés , du connu au moins connu ; et pour cela , il doit établir un signe , au moyen duquel il puisse , sans perdre de vue ce qu'il sait , passer d'une manière analogique à ce qu'il ne connaissait pas encore. A quoi comparer la conjonction ? MESSIEURS , il me semble , d'après l'étude que nous en avons faite , que le discours n'étant qu'une grande chaîne de phrases , dont les idées et les propositions forment les principaux anneaux , j'aperçois entre tous ceux qui la composent de très-petits chaînons , auxquels , presque imperceptibles , la chaîne doit sa solidité et son entier. L'esprit aperçoit alors ces chaînons sous le rapport de liaison , de séparation , d'opposition , de cause , de motif , de conclusion , d'explication et de tant d'autres encore qui forment l'ensemble : voilà ce me semble la conjonction.

En vain les anciens grammairiens ont-ils voulu enlever à la conjonction le titre de partie du discours.

Serait-ce parce qu'elle n'est le nom de rien? Mais tous les mots n'indiquent pas la dénomination. D'ailleurs si le verbe mérite le nom de partie du discours par excellence, parce qu'il joint le sujet au complément, la conjonction qui joint une proposition qui est le complément d'une autre proposition ne mérite-t-elle pas le même avantage? Il me semble qu'on ne saurait mieux faire l'apologie de la conjonction qu'en citant cet autre passage de Fléchier, dans son oraison funèbre pour M. de Turenne. « N'attendez pas, MESSIEURS, » *que* j'ouvre ici une scène tragique; *que* je représente » ce grand homme sur ses propres trophées; *que* je » découvre ce corps pâle et sanglant auprès duquel » fume encore la foudre qui la frappé; *que* je fasse » crier son sang comme celui d'Abel, et *que* j'expose à » vos yeux l'image de la religion et de la patrie éplorée ».

— 9.^e c.^{ne} Enfin nous voici arrivés, MESSIEURS, à une partie du discours que nous n'avons prise chez aucun peuple, que les sauvages même connaissent, et dont l'origine remonte pour nous comme pour tous au premier élan du sentiment. Jetée au hasard dans le discours, aucune loi ne lui assigne sa place; elle paraît avec le mouvement subit qui la produit, et c'est là ce qui la fait appeler *interjection*. Elle ne ressemble à aucune autre partie. C'est un trait qui part et frappe en même temps; ce n'est qu'un cri qui dévoile la si-

tuation actuelle de notre âme, la joie, la douleur ; l'admiration, le mépris, la crainte, la surprise, l'indignation, l'encouragement. Il produit dans le calme du discours un effet à peu près semblable à celui d'un météore qui se dégage à l'instant de la terre au milieu d'une nuit calme et silencieuse. Ce que je dis de l'interjection vous annonce déjà qu'elle doit être simple et pure comme le sentiment dont elle est le signe. Quelquefois cependant, comme l'observent les grammairiens, elle se forme de plusieurs mots qui sont alors soumis aux règles du genre auquel ils appartiennent.

Terminons, MESSIEURS, en avouant que tout est intéressant dans la marche de l'esprit humain. Admirez les progrès étonnans de la raison, et payons un juste tribut de reconnaissance à cet être immortel de qui nous tenons ce magnifique présent. C'est à la clarté de ce divin flambeau, qui n'est autre chose qu'un trait échappé de sa divinité, que nous avons pu parvenir à manifester au dehors tous les ressorts de notre âme ; c'est à la clarté de ce divin flambeau que nous venons de parcourir ce dôme majestueux de la pensée, cet édifice grammatical qui a fait le sujet de notre cours classique ; et c'est aussi à la clarté de ce flambeau que vous trouverez moins rebutans les dégoûts presque inséparables d'une étude qui d'abord paraît interminable. Un jour vous saurez apprécier le fruit heureux de ce travail ; car, MESSIEURS, c'est à

la connaissance de leur Langue, autant qu'à leur génie et à la sensibilité de leur âme, que les auteurs célèbres du siècle des lettres ont dû leurs plus belles couronnes. Roucher, dans son poëme des mois, ne manque pas d'imagination ; il a même quelques morceaux vraiment sublimes ; mais ils sont presque tous entachés de fautes grossières, qu'il serait impossible de faire disparaître et qui effacent tous les frais de l'esprit. Voltaire, lui-même, en a un grand nombre, et Laharpe, sans être son ennemi, lui en a relevé plusieurs, aussi bien qu'à Crébillon et à Lefranc.

Il est fâcheux que des auteurs, d'ailleurs si célèbres, aient mérité de semblables reproches ; il est pour ainsi dire désespérant de voir que le mécanisme du vers et la disposition de leurs pensées s'opposent à toute amélioration.

MESSIEURS, destinés après vos études à des fonctions importantes, auxquelles semblent vous appeler et le mérite de vos parens et le rang distingué qu'ils occupent dans le monde, vous ne devez rien négliger pour vous perfectionner dans la connaissance de votre Langue ; car si elle réclame tous vos efforts, c'est qu'elle est aussi la chose du monde qui vous deviendra la plus nécessaire. L'avocat au barreau ne parle pas LATIN, le médecin ne donne pas ses consultations en GREC, les administrateurs des départemens et des communes ne rendent leurs ordonnances autrement qu'en

FRANÇAIS. Quelle honte pour celui qui occupe un de ces emplois dans la société s'il manque d'une connaissance qui rendra ridicule tout ce qu'il dira ou qu'il osera écrire.

Je veux, pour un moment, que l'habitude qu'on acquiert par la lecture, que l'usage que l'on a de la bonne compagnie contribuent d'une certaine manière à faire connaître la Langue de son pays; mais comment la connaît-on quand on ne l'a apprise qu'à cette école? Comment la connaît-on quand, pour arriver à cette connaissance, on emploie des moyens si imparfaits? Mettra-t-on une différence dans l'emploi des termes? Chez de pareilles gens les homonymes ne seront-ils pas tout autant de synonymes? Une somme CONSIDÉRABLE OU CONSÉQUENTE ne sera-ce pas une seule et même chose? Apercevront-ils même la moindre nuance dans ce rapprochement disparate qui effrayerait, je ne dis pas un grammairien, mais un homme suffisamment instruit.

Pour vous, MESSIEURS, appliquez-vous à l'analyse; c'est là cette méthode sûre et facile de posséder à fond ce que l'on a appris: dites à celui qui n'a pour toute garantie de son instruction, à cet égard, que la lecture ou l'usage, dites-lui d'analyser la moindre phrase; dites-lui de raisonner sur la signification d'un adjectif placé avant ou après le sujet qu'il qualifie. C'est ici où vous distinguerez la méthode de la routine; c'est

ici où vous trouverez la douce récompense de votre travail; c'est ici où vous écraserez l'arrogance et les prétentions de celui qui se croit savant, par cela seul qu'il a fréquenté des savans, comme on aurait le droit de se dire sage, lorsqu'on joint à de bons principes la fréquentation des gens d'honneur, de mérite et de religion.



TOULOUSE,
DE L'IMPRIMERIE DE M.-J. DALLES, RUE SAINT-ROME, N.° 5.